

# LARRY McMURTRY

LONESOME  
DOVE

épisode 1



Gallmeister





LARRY McMURTRY est né en 1936 au Texas. Fils et petit-fils d'éleveur, il est très tôt fasciné par les légendes et les mythes de l'Ouest. Il publie son premier livre à l'âge de vingt-cinq ans. Formidable source d'inspiration pour le cinéma, ses romans sont régulièrement adaptés sur grand écran – notamment *La Dernière Séance* et *Tendres passions*. Le prestigieux prix Pulitzer obtenu pour *Lonesome Dove* en 1986 est le couronnement de son œuvre littéraire. Traduit en huit langues, ce best-seller a été adapté à Hollywood pour la télévision. En 2006, Larry McMurtry obtient une nouvelle consécration en tant que scénariste pour *Le Secret de Brokeback Mountain* qui lui vaudra un Oscar. En marge de ses métiers d'écrivain et de scénariste, il est également propriétaire de l'une des plus importantes librairies des États-Unis, à Archer City, au Texas.

## Lonesome Dove

Si vous ne devez lire qu'un seul western dans votre vie, lisez celui-ci.  
JAMES CRUMLEY

Tout comme Faulkner symbolise la littérature sudiste, McMurtry donne à l'Ouest ses lettres de noblesse.

THE NEW YORK TIMES

Larry McMurtry livre ici son roman le plus ambitieux, une œuvre extraordinaire, saturée d'amour et de mélancolie et finalement triomphante. C'est un hymne à l'esprit humain, nostalgique mais conquérant dans un monde empli de calamités. Une épopée captivante et mémorable. Un chef-d'œuvre.

LOS ANGELES TIMES BOOK REVIEW

Ce livre est tout sauf prévisible. Des personnages habilement dessinés naissent pratiquement à chaque page... Splendide.

THE WALL STREET JOURNAL

Un roman merveilleux... Le meilleur livre de l'année.

NEWSWEEK

DU MÊME AUTEUR

*Le Saloon des derniers mots doux*, Gallmeister, 2015

*Et tous mes amis seront des inconnus*, Gallmeister, 2013

*Texasville*, totem, 2012

*La Dernière Séance*, totem, 2011

*Lonesome Dove II*, totem, 2011

larry mcMurtry  
lonesome dove  
épisode I

Traduit de l'américain  
par Richard Crevier

Nouvelle édition établie  
par Marie-Anne Lenoir



Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Titre original :

*Lonesome Dove*

Copyright © 1985 by Larry McMurtry

All rights reserved

Première publication française chez First Éditions en 1990

© Éditions Gallmeister, 2011, pour la présente édition

epdf-ISBN 9782404011394

**t o t e m** n°07

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

*Pour Maureen Orth  
et à la mémoire des neuf garçons McMurtry (1878-1983)  
“Une fois en selle, ils filaient comme le vent...”*





L'Amérique repose tout entière aux confins des grands espaces et, loin d'être mort, notre passé vit toujours en nous. Nos ancêtres portaient la civilisation en eux et l'espace sauvage leur demeurait extérieur. Nous, nous vivons dans la civilisation qu'ils ont édifiée, mais nous gardons les grands espaces au fond de nous-mêmes. Ce que nos ancêtres ont rêvé, nous le vivons, et ce qu'ils ont vécu, nous le rêvons.

T.K. WHIPPLE, *Study Out the Land*.



## PREMIÈRE PARTIE



# 1

LORSQUE AUGUSTUS SORTIT SOUS LE PORCHE, les cochons bleus étaient en train de manger un serpent à sonnette – un spécimen de taille modeste. Le serpent devait ramper à la recherche d'un peu d'ombre quand il était tombé sur les cochons. Ils se le disputaient âprement et il était clair que le crotale ne sonnerait plus jamais. La truie le tenait par le cou et le verrait par la queue.

— Fichez-moi le camp, sales bêtes, s'écria Augustus en donnant un coup de pied à la truie. Allez-vous-en au ruisseau si vous voulez bouffer ce serpent.

C'était l'ombre du porche qu'il leur disputait, pas le serpent. Les cochons sous le porche ne faisaient qu'ajouter à la chaleur et il faisait déjà assez chaud comme cela. Augustus descendit dans la cour poussiéreuse et se dirigea vers le bâtiment qui abritait la source pour y prendre son cruchon. Le soleil était encore haut dans le ciel, aussi entêté qu'une mule, mais il suffit à Augustus d'un bref coup d'œil pour voir qu'à l'ouest la longue lumière déclinait déjà d'une manière encourageante.

Le soir mettait du temps à toucher Lonesome Dove, mais son arrivée était un soulagement. La plus grande partie de la journée – et de l'année – le soleil piégeait la ville dans un halo de poussière, tout au bout des champs de chaparral : un paradis pour serpents et crapauds-buffles, limaces et lézards, un enfer pour les porcs et les natifs du Tennessee. On ne trouvait même pas un arbre qui donnât une ombre digne de ce nom à trente ou quarante kilomètres à la ronde. En fait, la question de savoir où se trouvait le vrai point d'ombre le plus proche était l'enjeu de discussions

passionnées dans les bureaux – si l'on pouvait appeler “bureaux” une grange sans toit et deux ou trois corrals rafistolés – de la Hat Creek Cattle Company, l'entreprise d'élevage dont Augustus était pour moitié propriétaire.

Le capitaine W.F. Call, son associé obstiné, prétendait que l'on trouvait une ombre d'excellente qualité à Pickles Gap, dix-huit kilomètres plus loin, mais Augustus n'en démordait pas. Pickles Gap était un trou encore plus déshérité que Lonesome Dove. Pickles Gap devait son existence à un fou venu du nord de la Georgie et répondant au nom de Wesley Pickles, qui s'était perdu dans les taillis de mesquite et y avait erré pendant dix jours avec sa famille. Il avait finalement trouvé une clairière et n'avait plus voulu en bouger ; c'est ainsi que Pickles Gap avait vu le jour, n'attirant depuis que des voyageurs du même acabit que son fondateur, des gens trop faibles de caractère pour oser se déplacer à travers quelques centaines de kilomètres de broussailles sans perdre leur sang-froid.

La source était couverte d'un petit édifice en adobe dont l'intérieur était si frais qu'Augustus n'eût pas hésité à y vivre si l'abri n'était devenu le lieu d'élection des veuves noires et des scolopendres. En ouvrant la porte, il ne remarqua pas de mille-pattes, mais il entendit aussitôt le grésillement nerveux d'un serpent à sonnette, à l'évidence plus malin que celui que les cochons étaient en train de manger. Augustus aurait pu se débarrasser du serpent lové dans un coin, mais il se retint de tirer : à Lonesome Dove, par une calme soirée de printemps, un coup de feu pouvait avoir des conséquences fâcheuses. En ville, tout le monde l'entendrait et on en déduirait que les Comanches étaient descendus de leurs plateaux ou bien que les Mexicains avaient traversé le fleuve. Il suffirait que des clients du Dry Bean, l'unique saloon de la ville, soient saouls ou de mauvaise humeur – ce qui était sans doute le cas – pour qu'ils sortent dans la rue et descendent un ou deux Mexicains par simple précaution.

À tout le moins, Call délaisserait les pâturages pour accourir de son pas lourd et découvrir avec irritation qu'il s'était dérangé

pour un simple serpent. Call n'avait pas la moindre estime pour les serpents ni pour les individus qui s'écartaient de leur chemin. Les traitant comme n'importe quelle autre bestiole, il s'en débarrassait brusquement à l'aide de ce qui lui tombait sous la main. "Quelqu'un qui ralentit devant un serpent ferait aussi bien d'aller à pied", aimait-il à dire, déclaration sans plus de signification aux yeux d'un homme un peu éduqué que presque tout ce qui sortait de la bouche de Call.

Augustus professait une philosophie plus tolérante. Il était partisan d'accorder aux créatures quelques instants de réflexion. Il resta donc sous le soleil quelques minutes jusqu'à ce que le crotale se calme et rampe dans un trou. Puis il allongea la main et tira le cruchon de la boue. L'année avait été sèche, même au vu des normes saisonnières de Lonesome Dove, et la source jaillissait juste assez pour former une belle flaque d'eau boueuse. Les porcs passaient la moitié de leur temps à fouiller le sol autour de l'abri dans l'espoir de parvenir à la flaque, mais à ce jour aucun des trous du mur d'adobe n'était assez grand pour laisser passer un cochon.

La toile mouillée dans laquelle était enveloppé le cruchon attirait naturellement les scolopendres et Augustus vérifia qu'aucun ne s'était glissé sous le tissu avant de déboucher le récipient et d'y boire une petite gorgée. L'unique barbier blanc de Lonesome Dove, un type du Tennessee comme lui, du nom de Dillard Brawley, officiait sur une seule jambe parce qu'il n'avait pas été assez prudent avec les scolopendres. Deux spécimens d'une espèce particulièrement vicieuse – les rouge-pattes – s'étaient glissés dans son pantalon une nuit, et au matin Dillard s'était levé à la hâte et avait négligé de secouer le vêtement. L'infection n'avait pas atteint toute la jambe, mais elle avait fait suffisamment de dégâts pour que la famille de Dillard, craignant un empoisonnement du sang, persuade Augustus et Call de lui scier la jambe.

Pendant un an ou deux, Lonesome Dove avait autrefois eu un vrai médecin, mais le jeune homme avait manqué de jugeote : un *vaquero* sans foi ni loi, que l'on aurait volontiers pendu à la première occasion, avait perdu connaissance après une nuit de

beuverie, et une mouche en avait profité pour se glisser dans son oreille. L'insecte avait été incapable de trouver le chemin de la sortie, mais ses allées et venues avaient fini par agacer le *vaquero*, si bien qu'il avait insisté pour que le jeune médecin essaie de noyer l'insecte. Le jeune homme s'y était employé de son mieux au moyen d'eau chaude salée, mais le *vaquero* s'était énervé et lui avait tiré dessus. Erreur fatale de la part du *vaquero* : alors qu'il tentait de s'enfuir à cheval, quelqu'un avait abattu net sa monture et les citoyens outrés, la plupart occupés à tuer le temps tout près de là, au Dry Bean, l'avaient pendu séance tenante.

Malheureusement, depuis lors, aucun membre de la Faculté n'avait daigné s'intéresser à la ville et c'était à Augustus et à Call, qui n'en étaient pas à une blessure près, que l'on faisait appel pour les actes chirurgicaux jugés inévitables. La jambe de Dillard Brawley n'avait pas posé de problèmes particuliers si ce n'est que Dillard avait hurlé si fort qu'il s'était abîmé les cordes vocales. Il se débrouillait bien avec son unique jambe, mais ses cordes vocales ne s'étaient jamais tout à fait remises, ce qui avait fini par nuire à ses affaires. Dillard avait toujours été un véritable moulin à paroles, mais à la suite de cette histoire de scolopendres il s'était mué en un véritable moulin à murmures. Obligés de s'escrimer à déchiffrer les murmures de Dillard, ses clients n'arrivaient pas à se détendre sous la serviette chaude. Ses discours n'avaient jamais vraiment captivé les foules, même lorsqu'il allait sur ses deux jambes, et avec le temps plusieurs de ses clients le quittèrent pour le barbier mexicain. Même Call allait chez le Mexicain, pourtant Call n'avait confiance ni dans les Mexicains ni dans les barbiers.

Augustus revint sous le porche avec le cruchon et plaça sa chaise paillée de manière à profiter au mieux du semblant d'ombre dont il allait devoir se contenter. Le soleil déclinant, l'ombre allait peu à peu gagner le porche, la cour où l'on garait les chariots, Hat Creek, Lonesome Dove et, finalement, le Rio Grande. Quand l'ombre atteindrait le fleuve, la douceur du soir aurait réussi à détendre Augustus, le rendant prêt à avoir une conversation



intelligente – ce qui se réduisait généralement à un monologue. En effet, Call travaillait jusqu'à la nuit noire pour peu qu'il trouvât quelque chose à faire – dût-il s'inventer une tâche quelconque – et jamais Pea Eye, caporal dans l'âme, n'aurait osé quitter le travail avant le Capitaine, même si celui-ci l'y avait autorisé.

Les deux cochons avaient paisiblement passé outre aux ordres d'Augustus et, au lieu d'aller manger leur serpent près du ruisseau, ils l'avaient emporté sous un chariot. Ils faisaient preuve de bon sens en l'occurrence car le ruisseau était aussi aride que la cour, et beaucoup plus éloigné. Cinquante semaines par an, Hat Creek n'était rien d'autre qu'une rigole sablonneuse, et le fait que les cochons ne le confondent pas avec une mare boueuse où se vautrer était à mettre au compte de leur intelligence. Lors des prises de bec continuelles qu'il entretenait à ce sujet avec Call depuis des années, Augustus ne se privait pas de vanter l'intelligence des porcs. Il affirmait que les cochons étaient plus futés que les chevaux et que la plupart des êtres humains, affirmation qui avait le don d'exaspérer Call.

— Je vois pas comment on peut dire qu'un cochon qui bouffe des ordures est plus malin qu'un cheval, disait Call avant de se lancer ensuite dans les pires invectives.

Selon son habitude, Augustus, assis sur sa chaise, avala une bonne quantité de whiskey en regardant le jour décroître. Il se balançait sur son siège et levait le coude en alternance. Les journées à Lonesome Dove étaient embrumées par la chaleur et d'une sécheresse de craie que le whiskey atténuait partiellement. L'alcool répandait en Augustus une agréable sensation de brouillard mouillé, aussi fraîche et brumeuse que l'aube sur les collines du Tennessee. Il se saoulait rarement pour de bon, mais il appréciait cette sensation de flou tandis que le soir tombait et que les délicieuses lampées de whiskey entretenaient sa bonne humeur pendant que le ciel se colorait à l'ouest. Le whiskey ne perturbait pas ses facultés intellectuelles, mais il le rendait plus tolérant envers les êtres frustes dont il devait partager la vie : Call, Pea Eye, Deets, le jeune Newt et le vieux Bolivar, le cuisinier.

Quand le ciel à l'occident se fut teinté d'un beau rose au-dessus des plaines, Augustus fit le tour de la maison et donna un ou deux coups de pied dans la porte de la cuisine :

— Tu devrais mettre à chauffer ta pâtée et préparer une purée de haricots, dit-il.

Le vieux Bolivar ne répondant pas, Augustus donna encore quelques coups de pied dans la porte, comme pour ponctuer son propos, avant de retourner sous le porche. Le verrat bleu l'attendait à l'angle de la maison, aussi calme qu'un chat. Il espérait probablement qu'Augustus laisserait tomber quelque chose – une ceinture, un couteau de poche ou un chapeau – afin qu'il puisse le manger.

— Fous le camp, sale bête, dit Augustus. Si t'as si faim que ça, trouve-toi un autre serpent.

Augustus se fit la remarque qu'une ceinture ne devrait être guère plus coriace ou moins savoureuse que la chèvre grillée que Bolivar mettait au menu trois ou quatre fois par semaine. Le vieil homme s'était illustré dans le temps comme bandit mexicain avant de s'essouffler et de passer de l'autre côté du Rio Grande. Depuis lors, il s'était tenu tranquille, mais tout cela n'empêchait pas que l'on mangeât de la chèvre plus souvent qu'à son tour. La Hat Creek Cattle Company ne faisait pas le commerce des chèvres et, comme il y avait peu de chances que Bolivar les payât de sa poche, il devait les voler quelque part – sa manière à lui, sans doute, de ne pas perdre la main. La cuisine, visiblement, ne rentrait pas dans les compétences d'un bandit mexicain. La chèvre avait le goût de goudron, mais de toute la bande seul Augustus était assez sensible pour élever des protestations. "Bol, où est-ce que t'as trouvé le goudron dans lequel t'as fait frire ta chèvre?" demandait-il régulièrement, cette tranquille ébauche de mot d'esprit tombant inmanquablement dans l'oreille d'un sourd. Bolivar ignorait toutes les attaques, qu'elles fussent directes ou détournées.

Augustus se préparait à engager la conversation avec la truie et le verrat lorsqu'il aperçut Call et Pea Eye qui rentraient des enclos. Pea Eye, grand et dégingandé, n'avait jamais mangé à sa faim et il avait

l'air si maladroït qu'on l'aurait toujours dit sur le point de s'effondrer, même quand il était immobile. Il affichait un air totalement désespéré, mais une fois de plus les apparences étaient trompeuses. En fait, Pea Eye était l'un des hommes les plus compétents qu'Augustus eût jamais rencontrés. Il ne s'était peut-être jamais distingué contre les Indiens, mais il suffisait de lui donner quelque chose à faire, qu'il s'agisse de travaux de charpentier ou de forgeron, de puits à creuser ou de harnais à réparer, pour qu'il se montre excellent. De toute manière, s'il avait été homme à saloper le boulot, Call s'en serait défait depuis belle lurette.

Alors qu'ils atteignaient les chariots, Augustus alla à la rencontre des deux hommes.

— Dites donc, les filles, vous trouvez pas que vous quittez le travail un peu tôt ? dit-il. C'est Noël, ou quoi ?

Les chemises des deux hommes avaient été si souvent trempées de sueur dans la journée qu'elles en étaient pratiquement noires. Augustus tendit le cruchon à Call qui posa un pied sur le bras d'un chariot et but un coup – simplement pour se rincer le gosier qu'il avait sec. Puis il cracha dans la poussière une pleine gorgée de l'excellent whiskey et tendit le cruchon à Pea Eye.

— Fille toi-même, rétorqua-t-il. Non, c'est pas Noël.

Là-dessus, il partit en direction de la maison si brusquement qu'Augustus en fut légèrement déconcerté. Call n'avait jamais été très courtois, mais lorsque le travail de la journée lui avait donné satisfaction, il lui arrivait volontiers de s'arrêter pour faire un brin de causerie.

Chose curieuse, on avait du mal à se faire une idée de la stature réelle de Woodrow Call. Non qu'il fût très grand – au contraire, il était à peine de taille moyenne –, mais lorsqu'on s'approchait de lui et qu'on le regardait dans les yeux, il donnait une impression toute différente. Augustus avait une dizaine de centimètres de plus que son associé, et pourtant on n'aurait jamais réussi à convaincre Pea Eye, qui avait lui-même six centimètres de plus que son Capitaine, que ce dernier était le plus petit des trois. Call trompait son monde, et Pea Eye n'était

pas le seul à se laisser abuser. Si l'on voulait tenir tête à Call, il ne fallait jamais perdre de vue qu'il n'était pas aussi grand qu'il en avait l'air. De tout le sud du Texas, Augustus était le seul à savoir le jauger à sa juste mesure, et il ne se privait pas d'en tirer parti dès que l'occasion se présentait. Il commençait souvent la journée en lançant à Call un biscuit tout chaud et en lui jetant de but en blanc : "Tu sais, Call, faut pas croire que t'es un géant."

Pour une âme simple comme Pea Eye un tel comportement était incompréhensible. Cela faisait parfois rire Augustus de penser que Call pouvait tromper un homme de presque deux fois sa taille, seulement parce que Pea confondait grandeurs morale et physique. Naturellement, Call était lui-même si obtus qu'il se rendait à peine compte de l'effet qu'il produisait. Ça marchait, un point c'est tout. Là où la chose devenait fascinante, c'était justement que Call ne se fût jamais rendu compte qu'il possédait ce don. Voilà un homme qui n'avait jamais consacré cinq minutes à prendre la mesure de lui-même. C'eût été cinq minutes de perdues, prises sur le travail qu'il avait décidé d'abattre ce jour-là.

— C'est une bonne chose que j'aie pas peur d'être paresseux, lui avait dit Augustus un jour.

— Ça te regarde. Moi, je vois les choses autrement, avait répliqué Call.

— Bon Dieu, Call, si je trimais autant que toi, y aurait personne pour faire travailler ses méninges dans cette équipe. T'es en nage quinze heures par jour. Un homme qui est toujours en nage peut penser à rien.

— J'aimerais bien que tu penses au toit à remettre sur la grange, lui avait rétorqué Call.

Trois ans auparavant, un brusque coup de vent venu du Mexique avait emporté la toiture aussi sec. Heureusement, il ne pleuvait pas plus d'une ou deux fois par an sur Lonesome Dove, et le bétail, quand bétail il y avait, ne souffrait pas trop de la disparition du toit. C'était plutôt Call que cela faisait souffrir, lui qui n'avait jamais réussi à dénicher assez de planches en bon état pour construire une toiture neuve. Par malheur, une averse était

exceptionnellement tombée sur Lonesome Dove une semaine seulement après que le vent eut projeté la toiture au beau milieu de Hat Creek, et tout avait été balayé vers le Rio Grande, les saletés comme les planches, y compris celles du toit.

— Toi qui penses à tant de choses, pourquoi t'as pas pensé que cette averse allait tomber ? avait demandé Call.

Depuis, il n'avait cessé de bassiner Augustus avec cette histoire. Quand Call trouvait une raison de se plaindre, aussi futile soit-elle, il ne la lâchait plus.

Pea Eye, lui, ne recrachait pas une goutte du whiskey. Il avait le cou décharné, et lorsqu'il buvait sa pomme d'Adam saillait tant qu'elle rappelait à Augustus la gorge d'un serpent en train d'avaler une grenouille.

— On dirait que Call est d'une humeur de chien, dit-il quand Pea Eye fit enfin une pause pour reprendre son souffle.

— C'est parce qu'il s'est encore fait bouffer, dit Pea Eye. Je sais pas pourquoi le Capitaine tient tant que ça à la garder.

— Les pouliches sont sa seule folie, dit Augustus. Qu'est-ce qui lui prend de se laisser mordre par un cheval ? Je croyais que vous creusiez un puits, tous les deux.

— On est tombés sur du roc, dit Pea Eye. Y avait pas la place pour plus d'un homme avec une pioche dans ce trou, alors Newt a pioché pendant que je ferais les chevaux. Le Capitaine est allé faire un tour avec la jument et il a dû penser qu'il l'avait mise au pas. Il lui a tourné le dos et elle l'a bouffé.

La jument en question était connue dans la ville sous le nom de la Hell Bitch – la Garce de l'Enfer. Call l'avait achetée au Mexique à des *caballeros* qui prétendaient avoir tué un Indien pour s'en emparer – un Comanche, disaient-ils. Cette partie de l'histoire laissait Augustus sceptique : il était peu probable qu'un Comanche se baladât seul dans ce coin du Mexique, et si les Comanches avaient été deux, les *caballeros* n'auraient plus été là pour se livrer à leur petit commerce de chevaux. La jument était gris pommelée, avec un nez blanc et une bande blanche qui lui descendait sur le front. Elle était trop haute pour être un pur poney indien, et trop

courte de poitrail pour être un pur-sang. Son tempérament laissait supposer qu'elle avait dû passer quelque temps chez les Indiens, mais chez quels Indiens et combien de temps, la chose restait en suspens. Elle avait une telle allure que tous ceux qui la voyaient voulaient l'acheter, mais Call restait sourd à toute proposition, ce qui n'était pas sans contrarier Pea Eye et Newt. Ils devaient travailler tous les jours à proximité de la jument et ils en souffraient. Un jour, elle avait envoyé Newt valser d'un coup de sabot jusque dans l'échoppe du maréchal-ferrant, à deux doigts de la forge même. Pea Eye avait presque aussi peur d'elle que des Comanches, ce qui était tout dire.

— Qu'est-ce que Newt fabrique ? demanda Augustus.

— Il a dû aller piquer un somme au fond du puits, répondit Pea Eye.

Puis Augustus aperçut Newt qui revenait des enclos, si épuisé qu'il avançait à peine.

Pea Eye était à moitié saoul lorsque le garçon parvint enfin à hauteur des chariots.

— Bon Dieu, Newt, je suis sacrément content que tu sois arrivé avant la fin de l'été, dit Augustus. Tu nous aurais manqué.

— Je suis allé lancer des cailloux à la jument, expliqua Newt avec un large sourire. Vous avez vu le morceau de viande que le Capitaine lui a laissé ?

Newt leva un pied et gratta soigneusement la semelle de sa botte pour en retirer la boue, tandis que Pea Eye continuait de rincer à grandes lampées la poussière qu'il avait dans la gorge.

Augustus avait toujours admiré la manière dont Newt pouvait tenir sur un seul pied tout en nettoyant son autre botte.

— Regarde-moi ça, Pea, dit-il, je parie que tu peux pas en faire autant.

Pea Eye était tellement habitué à voir Newt se tenir sur une jambe lorsqu'il nettoyait ses bottes qu'il ne comprit pas à quel exploit Gus faisait allusion. Quelques bonnes rasades d'alcool suffisaient parfois à lui ralentir l'entendement. C'est ce qui se produisait généralement pour lui au coucher du soleil, après une

de dure journée passée à creuser un puits ou à ferrer des chevaux. Dans ces moments-là, Pea se félicitait doublement de travailler avec le Capitaine plutôt qu'avec Gus. Contrairement à Gus, moins on parlait au Capitaine, meilleure était son humeur. Gus, lui, débitait d'un seul coup cinq ou six questions et autant d'opinions, rassemblant le tout comme s'il s'agissait d'un troupeau – difficile, avec lui, de s'arrêter sur une question pour la retourner lentement dans tous les sens comme aimait à le faire Pea Eye. Dans ces cas-là, il n'avait d'autre solution que de prétendre que les questions qu'on lui posait étaient tombées dans sa mauvaise oreille, la gauche, qui ne s'était jamais vraiment remise depuis le jour de leur grande bataille avec les Keechis – qu'ils appelaient entre eux "la bataille de Stone House". Celle-ci s'était déroulée dans la plus parfaite confusion, les Indiens ayant eu la bonne idée de mettre le feu à l'herbe de la prairie, faisant naître une fumée si épaisse qu'on n'y voyait pas à vingt mètres. Ils n'arrêtaient pas de se heurter aux Indiens dans la fumée, et ils devaient tirer à bout portant. Un ranger posté juste à côté de Pea Eye avait repéré un Indien et son coup était parti trop près de l'oreille de Pea.

Ce jour-là, les Indiens s'étaient enfuis avec les chevaux des rangers, ce qui avait plongé le capitaine Call dans une rage que Pea Eye ne lui avait jamais connue. Cela signifiait qu'il leur restait à faire plus de trois cents kilomètres à pied le long du Brazos, dans la crainte de ce qui arriverait si les Comanches découvraient qu'ils n'avaient plus de montures. Ils avaient parcouru la moitié du chemin avant que Pea Eye ne s'aperçût qu'il était à demi sourd.

Pea Eye en était encore à s'inquiéter de savoir de quoi il pouvait bien être incapable quand la discussion fut interrompue fort à propos par le vieux Bolivar qui se mit à agiter furieusement la cloche du dîner. La vieille cloche avait perdu son battant, mais Bolivar avait déniché un pied-de-biche que quelqu'un avait réussi à casser et il en frappait si violemment la cloche que celle-ci aurait pu encore posséder son battant qu'on ne l'aurait pas entendu.

Le soleil s'était enfin couché et tout était si paisible au bord du fleuve qu'ils pouvaient entendre le bruissement des chevaux

cinglant l'air de leur queue au loin dans les enclos – enfin, jusqu'à ce que Bolivar s'acharne sur la cloche. Bolivar avait beau les savoir tout près des chariots, à portée de voix, il n'en continua pas moins de sonner la cloche pendant cinq bonnes minutes. Bolivar martelait ainsi pour des raisons qui lui appartenaient, et Call lui-même n'avait dans ces moments aucun pouvoir sur lui. Régulièrement, Bolivar noyait la quiétude du coucher du soleil dans un vacarme assourdissant, ce qui énervait Augustus au point qu'il lui prenait parfois l'envie de se lever et de tirer sur le vieil homme, histoire de lui donner une bonne leçon.

— C'est sûrement un signal pour les bandits mexicains, dit Augustus quand la cloche finit par se taire.

Ils prirent la direction de la maison et les cochons leur emboîtèrent le pas, la truie continuant à manger un lézard qu'elle avait attrapé Dieu sait où. Les cochons avaient encore plus d'affection pour Newt que pour Augustus, car lorsqu'il ne trouvait rien de mieux à faire, il leur jetait des copeaux de cuir brut et leur grattait les oreilles.

— Si ces fichus bandits arrivaient, peut-être que le Capitaine me laisserait enfin porter une arme, dit Newt d'une voix pleine d'espoir.

Il lui semblait qu'il ne serait jamais assez grand pour porter une arme, bien qu'il eût déjà dix-sept ans.

— Si jamais tu te baladais avec un revolver, on te prendrait pour un bandit et tu te ferais descendre aussitôt, dit Augustus en remarquant l'air rêveur du garçon. Ça vaut pas le coup. Si jamais Bol fait appel à des hors-la-loi, je te prêterai ma Henry.

— Le vieux est à peine capable de faire la cuisine, fit remarquer Pea Eye. Où est-ce qu'il trouverait des bandits ?

— Quoi, vous vous rappelez pas la bande de sales types avec qui il traînait ? demanda Augustus. On leur achetait des chevaux. C'est seulement pour ça que Call l'a engagé comme cuisinier. Dans notre métier, ça fait jamais de tort de connaître quelques voleurs de chevaux, pourvu qu'ils soient mexicains. À mon avis, Bol attend son heure. Dès qu'il aura gagné notre



confiance, sa bande va se glisser une de ces nuits jusqu'ici et nous massacrer.

Augustus n'en pensait pas un mot, mais il prenait plaisir à donner à l'occasion des frissons au garçon, et aussi à Pea Eye, quoi qu'il fût extrêmement difficile d'apeurer ce dernier, tant les choses effrayantes le laissaient de marbre. Pea avait juste assez de bon sens pour craindre les Comanches – il n'en fallait pas beaucoup pour cela. Quant aux bandits mexicains, ils ne l'impressionnaient guère.

Newt avait davantage d'imagination. Il se retourna et regarda de l'autre côté du fleuve presque plongé dans l'obscurité. De temps à autre, au coucher du soleil, le Capitaine et Augustus, accompagnés de Pea et de Deets, bouclaient leurs cartouchières et s'enfonçaient dans la nuit en direction du Mexique pour rentrer au matin avec trente ou quarante chevaux ou, parfois, une centaine de têtes de bétail squelettiques. Vraisemblablement, c'était de cette manière que se pratiquait le commerce du bétail le long de la frontière : les propriétaires de ranchs mexicains faisaient des incursions au nord du Rio Grande pendant que les Texans agissaient de même au sud. Une partie de ce bétail famélique vivait de la sorte, pourchassé sans cesse de part et d'autre du fleuve. Le désir le plus cher de Newt était d'être bientôt assez grand pour être de la partie. La nuit, il lui arrivait souvent de rester étendu sur sa petite couchette bien chaude à écouter les grognements et les ronflements du vieux Bolivar, installé sur la couchette du bas, et à regarder par la fenêtre en direction du Mexique en s'imaginant les aventures qui devaient s'y dérouler au même moment. Il lui était même arrivé, à l'occasion, d'entendre des coups de feu en provenance de l'aval ou de l'amont du fleuve, rarement plus d'un ou deux à chaque fois, ce qui ne faisait qu'exciter davantage son imagination.

— Tu nous accompagneras quand tu auras l'âge, disait le Capitaine.

Et il s'en tenait là. Il n'y avait pas à discuter, pas quand on était un simple employé de ranch. Discuter avec le Capitaine était un privilège réservé à M. Gus.

Ils avaient à peine mis un pied dans la maison que M. Gus s'empessa d'exercer ce privilège. Le Capitaine avait enlevé sa chemise afin de laisser Bolivar soigner la morsure de la jument. Elle l'avait attrapé juste au-dessus de la ceinture, et il avait assez saigné pour qu'une des jambes de son pantalon soit raidie par le sang coagulé. Bol s'apprêtait à panser la plaie au moyen de son élixir habituel, un mélange de graisse d'essieu et de térébenthine, mais M. Gus exigea d'abord d'examiner la blessure.

— Bon Dieu, Woodrow, dit-il. Depuis le temps que tu t'occupes de chevaux, tu devrais savoir qu'on tourne pas le dos à une jument kiowa.

Plongé dans ses réflexions, Call mit une minute avant de répondre. Il était en train de se dire que la lune était dans son premier quartier – ce qu'ils appelaient “la lune des voleurs de bétail”. Quand elle était pleine, elle éclairait les terres et les Mexicains y voyaient suffisamment pour faire mouche à tout coup. Bien des hommes avec lesquels il avait parcouru le pays étaient aujourd'hui morts et enterrés – sinon enterrés, du moins morts à coup sûr – pour avoir traversé le fleuve sous la pleine lune. Quand il n'y avait pas de lune du tout, c'était encore pire car il était trop difficile de localiser le bétail et trop difficile de le ramener. En revanche, un quart de lune était idéal pour faire une petite virée de l'autre côté de la frontière. La région broussailleuse vers le nord grouillait déjà d'éleveurs qui réunissaient leurs troupeaux de printemps et recrutaient leurs équipes. Moins d'une semaine plus tard, ils commenceraient à descendre vers Lonesome Dove. C'était le moment d'aller chercher du bétail.

— Qui a dit qu'elle était kiowa ? demanda Call en s'adressant à Augustus.

— C'est ce que j'ai déduit, répondit celui-ci. Tu serais arrivé à la même conclusion si t'étais capable de t'arrêter assez longtemps de travailler pour réfléchir.

— Je peux travailler et penser en même temps, répliqua Call. T'es le seul homme que je connais dont le cerveau fonctionne qu'à l'ombre.

Augustus fit comme s'il n'avait rien entendu.

— Je me suis dit que ça devait être un Indien kiowa en route pour enlever une *señorita* qui avait perdu cette jument, ajouta-t-il. Les Comanches sont pas très portés sur les *señoritas*. Les femmes blanches sont plus faciles à enlever, et en plus elles mangent pas beaucoup. Les Kiowas sont différents : ils adorent les *señoritas*.

— On mange ou on attend que vous ayez fini de discuter ? demanda Pea Eye.

— Si on attend qu'ils finissent de discuter, on va crever de faim, dit Bolivar en posant lourdement au bout de la table grossièrement taillée une marmite remplie de son éternel petit salé aux haricots.

Augustus se servit le premier, ce qui n'étonna personne.

— Je me demande comment tu fais pour trouver de ces fraises mexicaines tous les jours, dit-il en parlant des haricots.

Bolivar réussissait à en trouver trois cent soixante-cinq jours par an, et il les servait avec une telle quantité de piments rouges qu'une cuillerée de ses haricots n'était pas loin de brûler la bouche autant qu'une cuillerée de fourmis rouges. Newt en était venu à se dire que l'on ne pouvait être sûr que de deux choses lorsqu'on travaillait pour la Hat Creek Cattle Company : d'abord, le capitaine Call trouvait toujours plus de travail à faire que Pea Eye, Deets et lui-même n'en pouvaient abattre ; et ensuite, on mangeait des haricots à tous les repas. Le seul de la bande qui ne pétât pas à tout bout de champ était le vieux Bolivar lui-même – il ne touchait jamais aux haricots et se nourrissait principalement de biscuits au levain et de café à la chicorée, ou plus précisément de tasses de sucre brun à la surface duquel le café faisait de petites mares. Le sucre coûtait cher et une telle dépense ennuyait le Capitaine, mais on n'était pas parvenu à faire perdre cette habitude à Bolivar. Augustus affirmait que les selles du vieil homme étaient si sucrées que le verrat bleu allait jusqu'à rester dans son sillage lorsqu'il allait chier, ce qui n'avait rien d'impossible. Newt, quant à lui, avait tout ce qu'il fallait pour tenir le verrat à distance et ses étrons à lui étaient pour l'essentiel constitués de haricots.

Lorsque Call eut remis sa chemise et fut passé à table, Augustus en était déjà à sa deuxième assiettée. Pea et Newt jetaient des regards inquiets en direction de la marmite, désireux de se resservir eux aussi, mais trop polis pour le faire avant que tout le monde eût été servi. L'appétit d'Augustus s'apparentait aux catastrophes naturelles. Cela faisait trente ans que Call le regardait s'empiffrer, et la quantité de nourriture qu'il ingurgitait n'en continuait pas moins de l'étonner. Augustus ne travaillait que le strict minimum et pourtant, tous les soirs que Dieu faisait, il était capable de dévorer plus que trois hommes affamés par une journée de travail.

À l'époque où ils étaient rangers, lorsqu'il n'arrivait pas grand-chose, l'un des passe-temps favoris des hommes réunis autour du feu consistait à broder sur l'appétit légendaire d'Augustus. Non seulement il mangeait beaucoup, mais en plus il mangeait vite. Le cuisinier qui voulait le retenir plus de dix minutes à table avait intérêt à avoir une côte de bœuf toute prête.

Call tira une chaise et s'assit. Augustus était sur le point de se resservir une bonne portion de haricots quand Call glissa son assiette sous la louche. Newt trouva le coup tellement drôle qu'il éclata de rire.

— Merci beaucoup, fit Call. Si jamais t'en as assez de traîner à rien faire, tu pourrais te trouver un boulot de serveur.

— Mais j'ai déjà été serveur, répondit Augustus qui fit comme s'il n'avait jamais eu d'autre intention que de servir Call. Sur un bateau à aubes. À l'époque, j'étais pas plus vieux que Newt. Le chef portait même un chapeau blanc.

— Pour quoi faire ? demanda Pea Eye.

— Parce que c'est ce que sont censés porter les vrais cuisiniers, répondit Augustus en regardant Bolivar qui était occupé à touiller un peu de café dans sa tasse de sucre brun. C'était pas vraiment un chapeau, plutôt une sorte de grande toque blanche – comme si on l'avait taillée dans un drap de lit.

— C'est pas à moi qu'on ferait porter un truc pareil, dit Call.

— Personne serait assez cinglé pour t'engager comme cuisinier, rétorqua Augustus. La toque sert à empêcher les cheveux

gras du chef de tomber dans la nourriture. Ça m'étonnerait pas que quelques cheveux de Bol aient fini dans le ventre de la truie.

Newt jeta un œil vers Bolivar, assis près du poêle dans son poncho crasseux. On aurait dit qu'il avait pris une douche de vieux saindoux. Tous les deux ou trois mois, Bol changeait de tenue pour aller rendre visite à sa femme, mais les efforts qu'il faisait pour améliorer son apparence se limitaient le plus souvent à essayer de faire briller sa moustache au moyen de la première substance grasseuse qui lui tombait sous la main.

— Pourquoi t'as quitté ce bateau à roues ? demanda Pea Eye.

— J'étais si jeune et si mignon que les putains me lâchaient pas une minute, répondit Augustus.

Call n'appréciait guère que ce sujet soit venu sur le tapis. Il n'aimait pas que l'on parle de putains – quel que soit le moment, mais encore moins en présence du garçon. Augustus, lui, avait peu de pudeur, si tant est qu'il en eût. Cela avait longtemps été un point de discorde entre eux deux.

— On aurait mieux fait de te noyer, à l'époque, dit Call, agacé.

Leurs conversations de table tournaient le plus souvent au vinaigre.

Selon son habitude, lorsque le Capitaine se montrait irrité, Newt gardait les yeux baissés sur son assiette.

— Me noyer ? demanda Augustus. Si tu veux savoir, les filles auraient fait qu'une bouchée de celui qui aurait tenté ça.

Il voyait que Call était en colère mais n'avait pas trop envie de le ménager. Après tout, c'était autant sa table que celle de Call, et si la conversation n'était pas du goût de celui-ci, il n'avait qu'à aller se coucher.

Call savait qu'il était inutile de discuter. Or, c'était justement ce qu'Augustus voulait : une bonne discussion. L'objet du débat ne lui importait guère et il défendait indifféremment un parti ou un autre. Il aimait simplement débattre alors que Call détestait ça. Une longue pratique lui avait appris que l'on sortait toujours perdant d'une controverse avec Augustus, fût-ce sur les sujets les plus simples et les plus évidents. Même dans le bon vieux temps,

quand ils avaient d'autres chats à fouetter et qu'ils se trouvaient au milieu des Indiens et des pires épreuves, Augustus ne ratait pas une occasion d'engager la conversation. La fois où ils avaient vraiment failli y rester – le jour où tous deux et six autres rangers avaient été surpris par les Comanches à la Prairie Dog Fork of the Red, et où ils avaient dû creuser sur le bord de la rivière des trous qui seraient devenus leur tombeau s'ils n'avaient eu la chance de pouvoir profiter d'une nuit sans lune pour s'esquiver –, ce jour-là, Augustus s'était lancé dans une polémique interminable avec un ranger qu'ils appelaient Ugly Bobby. La discussion portait sur les rats laveurs, et pourtant Augustus l'avait relancée toute la nuit alors que la plupart des rangers n'osaient même pas aller pisser tellement ils avaient peur.

Naturellement, Newt buvait les paroles d'Augustus comme du petit lait. Pour le gamin qui n'avait jamais rien vu, ces histoires de bateaux à aubes et de putains étaient un vrai roman.

— Je peux pas dire que tes histoires de bonnes femmes me donnent faim, finit par lancer Call.

— Call, si tu veux manger avec appétit, tu ferais bien de commencer par descendre Bolivar, répliqua Augustus, sa vieille rancune envers le cuisinier refaisant tout à coup surface. Bol, j'aimerais que tu arrêtes de cogner sur la cloche, ajouta-t-il. Fais-le à midi si tu veux, mais pas le soir. Y a pas besoin d'être très malin pour savoir que c'est le coucher du soleil. Tu m'as gâché pas mal de soirées tranquilles à cogner comme ça sur cette cloche.

Bolivar remua son sucre caféiné et resta imperturbable. Il frappait sur la cloche parce qu'il en aimait le son, pas pour appeler les gens à table. Ils étaient libres de manger quand ils le voulaient, et lui il était libre de jouer de la cloche quand il le voulait. Il acceptait de faire la cuisine – c'était drôlement plus reposant que la vie de bandit –, mais il n'en était pas pour autant disposé à recevoir des ordres. Il n'avait rien perdu de son esprit d'indépendance.

— Le général Lee a libéré les esclaves, fit-il remarquer d'un ton bourru.

Newt se mit à rire. Bol n'avait jamais rien compris à la guerre de Sécession, mais il avait été sérieusement désolé lorsqu'elle avait pris fin. En fait, si elle s'était prolongée, il aurait peut-être continué sa carrière de bandit – la profession rapportait et était sans danger puisque tous les Texans étaient loin de chez eux. Mais les rescapés de la guerre qui étaient rentrés au pays après le conflit étaient pour la plupart eux-mêmes des bandits et, de surcroît, mieux armés. La profession n'avait pas tardé à être encombrée et Bolivar avait vite compris que l'heure de la retraite avait sonné. Cependant, l'envie le prenait encore de temps à autre d'aller donner de la gâchette.

— C'est pas le général Lee qui a libéré les esclaves, c'est Abraham Lincoln, précisa Augustus.

Bolivar haussa les épaules.

— C'est pareil, fit-il.

— C'est loin d'être pareil, intervint Call. L'un était un Yankee et pas l'autre.

Pea Eye suivit la conversation pendant une minute. Les haricots et la pâtée lui avaient redonné des forces. Il s'était beaucoup intéressé au problème de l'émancipation des Noirs et y avait longuement réfléchi en travaillant. Seul le hasard l'avait fait naître libre, mais de toute manière, si le destin avait été contraire, Abe Lincoln l'aurait libéré. À cette pensée, il ressentit une certaine admiration pour cet homme.

— Il a émancipé que les Américains, fit-il remarquer à Bolivar.

Augustus ricana :

— T'es complètement à côté de la plaque, Pea, déclara-t-il. Les gens que Lincoln a libérés étaient des Africains, ils étaient pas plus américains que Call ici présent.

Call recula sa chaise. Il n'avait guère envie de traîner ainsi à discuter de l'esclavage après une longue journée de travail – pas plus qu'après une courte.

— Je suis aussi américain que n'importe qui, dit-il en prenant son chapeau et saisissant une carabine.

— T'es né en Écosse, lui rappela Augustus. Je sais bien qu'on t'a amené ici quand t'étais encore au sein, mais ça t'empêche pas d'être écossais.

Call ne répondit pas. Levant les yeux, Newt le vit debout sur le seuil, son chapeau sur le crâne et sa Henry dans le creux du coude. Deux gros papillons de nuit passèrent près de sa tête, attirés par la lumière de la lampe à pétrole posée sur la table. Sans ajouter un mot, le Capitaine sortit.



Retrouvez l'ensemble  
de nos publications sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

Éditions Gallmeister  
14, rue du Regard  
75006 Paris

*Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication*